



ÉCOLE COURAGE

APPRENDRE. GRANDIR. CHANGER LE MONDE

Roman



BENOIT THERRIEN

Benoit Therrien

École Courage

© Benoit Therrien, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1364-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mot de remerciements.

Merci à ceux et celles qui écrivent sur l'éducation. Ne cessez pas d'écrire. Vos livres me font grandir.

Je remercie aussi tous ceux et celles qui, par leur propos, m'ont obligé à développer mon courage.

Je remercie toutes ces femmes :

Suzanne Boisvert, Valérie Lemaire, Tina-Ève Provost, Caroline Robineau. Vous m'avez aidé dans mes débuts d'écriture sans jugement.

À Nathy d'Eurveilher, pour sa capacité rare de nous rencontrer à notre hauteur d'auteur et de nous faire grandir. Son érudition, sa rigueur et sa fidélité à la vérité, sans jamais embellir ce qui ne doit pas l'être et sans aucun raccourci, élèvent notre travail vers ce qu'il peut avoir de plus noble.

À ma tendre moitié, Martine. Pour être une guide infatigable devant mes élans de rêveur. Sans jamais les briser, elle fait sans cesse l'aller-retour pour me ramener de l'espace (mon habitat naturel), à la terre, tout en me laissant garder des étoiles dans mes poches.

À mon fils Philippe, merci d'accueillir mon humanisme, qui peine parfois à se frayer un chemin dans un monde où l'être s'efface derrière le faire, et d'y puiser, je l'espère, un peu d'espace, de lenteur et de présence.

Pis, merci à moi-même. Sans prétention. À soixante ans, je rêve encore, non pas pour courir après le bonheur, mais pour vivre des moments magiques qui donnent un sens à la vie. Et je souhaite à chacun de trouver un peu de cette magie.

Note de l'auteur.

À partir d'une idée d'abord intérieure, j'ai imaginé l'environnement dans lequel, jeune enseignant, j'aurais aimé évoluer. Je l'ai fait naître sur le papier, avec l'espoir qu'un jour peut-être, quelqu'un qui en a le pouvoir puisse s'en inspirer ou y trouver matière à réflexion.

Plusieurs diront que les idées de ce livre sont idéalistes, irréelles, infaisables, presque dignes d'un conte. Pourtant, j'ai choisi d'assumer un principe que Mandela rappelait souvent : l'école est un investissement, pas une dépense. Et si j'ai tenu à confronter ce principe, c'est parce que chacun porte en soi une limite, une frontière financière, que l'on évoque rarement, mais qui finit par orienter nos choix collectifs.

Acte 1

Chapitre 1 :

Tout ce qui est réel fut d'abord un rêve !

— Hey ! T'as fini ta planification de la semaine ?

J'avais vu Kim se diriger vers la cuisine pour y prendre un verre d'eau. Elle marchait toujours pieds nus dans la maison, comme à son habitude. J'enviais cette légèreté qui me manquait, surtout les dimanches soirs d'hiver, quand une petite lourdeur revenait me rappeler que la semaine recommençait.

— Je me suis cassé la tête avec le groupe 601, me répondit-elle. C'est une chance pour toi, Julien, de pouvoir organiser tes matières hebdomadaires en compagnie d'Abou. Nous, les spécialistes en musique, on est toujours seuls dans une école primaire. J'aimerais ça avoir la chance, comme toi, de pouvoir partager le travail avec un collègue...

Kim prit une pause pour terminer son verre d'eau.

— Pis toi, tu lis pas ?

— J viens de finir mon livre sur Condorcet, *Les cinq mémoires sur l'instruction publique*, pis j'ai commencé à écouter un documentaire.

— Lequel ? Ça ne parle pas d'école, j'espère !

Elle avait vu juste.

J'étais confortablement installé dans le salon de la véranda enveloppé de la lumière ambrée des ampoules. À gauche, j'avais la vue sur le fleuve Saint-Laurent et ses glaces. Devant moi, le mur de pierre emmagasinait la chaleur du foyer au gaz qui, par sa lumière, ajoutait de la chaleur à cet éclairage. Mes parents avaient imaginé cette pièce comme un lieu de repos. Leur dernier rêve.

— Je vais aller voir si le linge est sec dans la sècheuse, dit Kim.

En se dirigeant vers la salle de lavage, elle fit un léger détour vers moi et déposa sa main sur mon épaule.

— Essaie de pas trop t'emballer, sinon... tu vas encore vouloir réinventer le système avant le dodo.

— En passant, j'ai peut-être mis une de tes robes dans la sècheuse sans faire exprès !

— Encore !

— Désolé...

Ce soir-là, à PBS, passait un documentaire sur une école de San Diego, une

école qui semblait sortie d'un de mes rêves. Purification de l'air grâce à des serres intérieures, zéro déchet, un immense espace où tout était possible : murales, menuiserie, projets technologiques. Cette école, c'était la crème de la crème pour les rêveurs comme moi. Chaque reportage du genre ajoutait une pièce au puzzle de mon idéal : imaginer, ici au Québec, une école différente, plus humaniste et moins technique et technocrate, une école que je portais en moi depuis longtemps.

Kim, ma conjointe, connaissait bien cette histoire. Trop bien, même. Sortie de la salle de lavage avec un panier rempli de linge à plier, elle m'avait rejoint au salon. Elle déposa le panier sur la table avec ce petit soupir qu'elle faisait toujours quand elle était partagée entre amusement et exaspération. En voyant l'émission que j'écoutais, elle ne put s'empêcher de dire : « Mais tu ne décroches jamais », tout en retirant ma main du morceau de linge qui était au-dessus de la pile. Elle refusait mon aide comme plieur pour s'assurer de la qualité du travail.

— Tu rêvasses encore avec ton école, Julien ? me dit-elle en regardant la télé que j'avais mis en sourdine.

— Tant que je fais juste rêver, ça ne coute rien... mais un jour... on verra !

— Un jour... Peut-être, mais pour que ce jour arrive, faudrait que tu passes à l'action ! Mettons... Mettons que tu voudrais commencer ton école demain, qu'est-ce que tu ferais ?

— Vite comme ça, je sais pas ! Mais je sais à quoi va ressembler mon école.

Mon école ! J'en parlais comme si c'était une possibilité. J'étais le premier, parfois, à douter de ce rêve.

— C'est drôle... tu veux une école communautaire, mais tu parles toujours de *ton* école, *ta* vision.

— Pourquoi tu dis ça ?

— J'sais pas, c'est juste une réflexion. Tu parles d'une école de rêve, mais qui partage ton rêve ?

« Qui partage ton rêve ? » Je n'avais rien à répondre à ça. C'est vrai que j'étais pas mal seul, dans mon environnement, à vouloir bousculer tout le système.

Pour m'assurer qu'elle m'écoutait, j'ignorai son refus de l'aider à plier le linge et je pris un de ses chandails. Je lui décrivis encore mon école, les ateliers, les serres, les projets. Elle m'enleva le chandail des mains et le déposa sur la table du salon. Elle replia le chandail avec la précision d'une chirurgienne, tout en me lançant un regard moitié amusé, moitié désabusé.

Cela faisait trois ans que je lui cassais les oreilles avec mes lectures sur le

monde scolaire. Je dévorais un livre par semaine. J'avais un faible pour l'Histoire et la pensée éducative, peu importe qu'elle soit philosophique ou pas. Et plus je lisais, plus je découvrais que, dès 1850, des politiciens canadiens-français avaient voulu que tout le monde sache lire et écrire, filles et garçons, pour protéger notre langue et notre culture. Chaque village avait bénéficié de sa propre petite bibliothèque et d'instituteurs de qualité. Cette idée-là me suivait partout.

Kim profita d'un silence pour alléger la discussion.

— Je ne veux pas être celle qui éteint les rêves et encore moins les tiens, mais t'as beaucoup de pain sur la planche pour y arriver. Même rendu, tu ne seras pas sorti de l'auberge.

— OK, j'ai compris...

— Même un coup que la coupe sera rendue aux lèvres...

— OK, OK, Kim, c'est bon...

Elle continua à parler par-dessus mes paroles avec un grand plaisir.

— Tu vas être encore loin du compte. Ce n'est pas gagné d'avance !

— Bon, t'as fini avec tes encouragements ?

En finissant sa tirade d'expressions, Kim se mit à rire. Moi, j'avais une bouche, moitié baboune, moitié grimace, et des yeux qui souriaient comme si le soleil m'aveuglait. Dans ma tête, ça disait : « Hey que j't'aime, Kim. »

— Je t'agace, Julien, tu l'sais, hein ?

— Ben oui, je l'sais. Mais un jour... tu vas voir Kim.

— En attendant ce jour, me dit Kim, c'est l'heure du dodo. Tu viens ?

— Oui, oui... C'est-tu normal de se coucher à 21 h 30 ? On a pas 90 ans. Mais « *A man's got to do what a man's got to do* ».

— Viens te coucher, John Wayne ! Les cowboys, ça se lève de bonne heure.

Kim, après seulement 30 secondes, dormait déjà, la tête bien posée sur l'oreiller. Moi, je restai éveillé, parfois les yeux fermés, parfois les yeux ouverts – apercevant de façon brouillée les lumières des villes de l'autre côté de la rive du fleuve. Je ressentais un peu d'anxiété, comme chaque dimanche soir de l'année scolaire, et, dans mon esprit, mon école brillait... sous les traits du vieux couvent pas loin de chez moi. Un phare au bord du fleuve, une école prête à accueillir des centaines d'élèves. Même si je me disais que ce projet n'était qu'un scénario mental inaccessible, il ne cessait de résonner en moi. J'avais beau l'enfouir comme un écureuil cache ses noisettes, cette idée réapparaissait presque chaque soir. Elle agissait comme une comptine pour endormir un enfant.

Elle éloignait chez moi les monstres des adultes, ces pensées négatives et ruminantes qui dévorent à la fois le sommeil et la bonne humeur.